

CARLOS SALEM

Attends-moi au ciel

roman traduit de l'espagnol
par Judith Vernant

ACTES SUD

Pour África et Nahuel.

*Pour Carmen R. Santana, première
lectrice-martyre de ce roman.*

*Et pour Anne-Marie Vallat, ma complice
et agent.*

LUNDI

*Espérame en el cielo, corazón,
si es que te vas primero.
Espérame que pronto yo me iré,
para empezar de nuevo*.*

FRANCISCO LÓPEZ,
Espérame en el cielo.

* Attends-moi au ciel, mon cœur, / si tu t'en vas d'abord. / Attends-moi car bientôt je partirai, / pour tout recommencer. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Ce matin, au réveil, j'ai calculé qu'il me restait une semaine avant mes cinquante ans, j'ai eu de la peine pour Toby, le chien des Alcántara, et je me suis rappelé les avant-derniers mots de Benito, mon mari. Tout ça en même temps.

Toby a repris ses aboiements plaintifs. J'ai compati au malheur de cette pauvre bête, reléguée dans la cour quelques mois seulement après avoir été offerte aux enfants comme une simple peluche. J'ai aussi pensé aux pauvres Alcántara. Parce que si les hurlements de Toby m'empêchaient de dormir alors que je vis à cinquante mètres, pour eux ça devait être une torture. Puis je me suis souvenue que les Alcántara étaient partis en vacances et avaient laissé Toby aux bons soins de Paco, le gardien de la résidence, qui lui donne à manger et change son eau une fois par jour. Quand il n'oublie pas. C'est que le pauvre Paco est débordé avec tout ce qu'il y a à faire dans la résidence. J'ai décidé qu'à la prochaine réunion de copropriétaires je proposerais qu'on augmente son salaire. Évidemment, ça risque de ne pas plaire à tout le monde, parce que de nombreux voisins se plaignent de ce que Paco ne fait rien, mais je défendrai mon point de vue à l'aide d'un des imparables proverbes de papa ou d'une citation quelconque de sa collection.

Ça m'a encore rappelé les avant-derniers mots de Benito :

— Mets-toi ça dans le crâne une bonne fois pour toutes, Piedad, m'a-t-il dit entre deux quintes : les proverbes et les boléros mentent toujours. Même s'ils le font par charité.

Puis il a souri comme s'il s'agissait d'une bonne blague qu'il était le seul à comprendre, et je dois reconnaître que ça m'a un peu contrariée parce qu'après tant d'années de mariage Benito était censé savoir que les proverbes et les boléros étaient tout ce qui me restait de papa et maman. Ça, l'entreprise et les terres en Andalousie, même si ça faisait des années que je n'y avais pas mis les pieds et que je laissais Benito s'en charger.

Mais on ne peut pas se fâcher contre son mari quand il crache du sang et qu'on vient de l'extraire d'un amas de tôle froissée qui, quelques minutes plus tôt, était une BMW métallisée de série limitée. Ça m'a fait de la peine pour le pauvre Benito qui aimait tellement les voitures de luxe. Il prétendait que c'était bon pour l'image, qu'un PDG ne pouvait pas aller au travail dans la même voiture qu'un pouilleux de la comptabilité. Chaque fois qu'il disait ça, je me rappelais en silence l'un des dictons de papa : "L'argent est fait pour être dépensé, et la femme pour être touchée." Le fait est que Benito ne m'avait pas touchée depuis longtemps, mais l'entreprise l'accaparait tellement que le pauvre était presque à bout de forces et qu'il aurait été égoïste de ma part de le lui reprocher.

Benito mourait. Il y a un mois, Benito mourait près de l'épave de sa BMW encastrée dans un mur, entouré de gardes civils, de médecins du Samu et de badauds qui prenaient des photos avec leur portable.

J'ai approché mes lèvres de son oreille et je lui ai chanté, très émue :

*Espérame en el cielo, corazón,
si es que te vas primero*...*

Benito a voulu dire quelque chose mais ses mots sont restés captifs d'une bulle de sang sortie de sa bouche, ce qui fait que je ne serai fixée que lorsque nous nous retrouverons dans l'au-delà. Sur le coup, j'ai eu l'impression qu'il disait :

— Même pas en rêve.

Mais je me suis sûrement trompée. Parfois, je ne peux pas m'empêcher d'avoir l'esprit mal tourné et pourtant, je vais me confesser avec la régularité d'une championne olympique, comme dit le père César. Donc cette nuit-là, pendant que Benito mourait, j'ai continué à chanter pour le consoler. Il pleurait, bouleversé, alors j'ai concentré toute mon émotion dans la dernière strophe :

*Por eso yo te pido, por favor,
me esperes en el cielo
y allí entre nubes de algodón**...*

D'après le rapport de police, il a cessé de respirer à vingt-deux heures cinquante-cinq, avant que je puisse lui chanter le dernier vers de Machín***.

Benito n'a jamais aimé les boléros.

Toby n'a pas arrêté d'aboyer pendant que je m'habillais pour mon rendez-vous au siège de la société. Je ne

* Attends-moi au ciel, mon cœur, / si tu t'en vas d'abord...

** Alors je te demande, s'il te plaît, / de m'attendre au ciel / et là-bas, parmi les nuages de coton...

*** Antonio Machín (1903-1977) était un chanteur de boléro cubain, célèbre, notamment, pour son interprétation de *Dos Gardenias*.

suis pas superstitieuse, mais ses aboiements résonnaient comme des augures. De mauvais augures. Je trouvais déplacé de parler affaires si peu de temps après la mort de Benito, mais l'avocat avait énormément insisté et répété que ma présence était indispensable. Je lui ai demandé pourquoi, puisque depuis vingt-cinq ans, c'était mon mari qui s'occupait de tout ça, mais il a répondu que légalement j'étais la présidente du groupe DLV et qu'en tant que telle, je devais assister à la réunion.

Il me fallait donc passer outre à mes principes et y aller.

“Une vie oisive est une mort anticipée”, aurait dit papa en citant Goethe. L'un des aphorismes célèbres qu'il empruntait pour s'orienter dans la vie. Mais en sortant de la maison, je me suis rappelé une autre phrase qu'il répétait aussi souvent que la précédente, en d'autres occasions : “Le travail acharné n'est que le refuge des gens qui n'ont rien d'autre à faire.” Oscar Wilde, je crois.

Quand j'étais petite, je ne savais jamais vraiment si papa citait un aphorisme ou un proverbe, jusqu'au moment où il plissait les yeux et donnait le nom de l'auteur, sa nationalité et ses dates de naissance et de mort. Lorsqu'il ne le faisait pas, j'attendais en me sentant un peu bête.

Benito voyait-il juste à propos des dictons ? Est-ce qu'ils mentaient toujours ? Et les boléros aussi ? J'ai remué la tête pour éloigner cette idée. Le manque de sommeil me rendait confuse. Seul, attaché à sa chaîne, le pauvre Toby n'avait pas dormi non plus. Je suis retournée chercher un peu de viande hachée dans le réfrigérateur, que j'ai mis dans un récipient en plastique. J'ai souhaité que la réunion ne dure pas trop longtemps parce que j'avais du ménage à faire. Benito disait toujours qu'on pourrait se permettre d'avoir tout le personnel qu'on

voudrait mais je n'ai jamais cédé sur ce point. On m'a appris depuis l'enfance que payer quelqu'un pour qu'il fasse ce que l'on n'aime pas faire est une sorte de péché.

Toby a reniflé la viande et remué la queue. Malgré sa taille, c'était encore presque un chiot. Il n'a fait qu'une bouchée du contenu du récipient puis m'a regardée d'un air suppliant. Il tirait sur sa chaîne, ce qui m'a rendue encore plus triste, alors je l'ai détaché pour qu'il puisse courir un peu. Il s'est arrêté et a appuyé ses pattes avant pleines de boue sur ma veste.

— Du calme, bon chien, ai-je dit avec douceur. Du calme.

Dans son enthousiasme, le toutou m'a déséquilibrée et je suis tombée par terre, en plein sur sa gamelle d'eau. Il était si content d'avoir de la compagnie qu'il a perdu tout contrôle de lui-même et a tenté de me mordre la jambe, mais j'ai réussi à l'esquiver et il a seulement réussi à déchirer ma jupe. Puis il est parti en courant.

Je suis rentrée à la maison me changer et j'ai décidé de ne raconter cet incident à personne. Dans la résidence, les gens s'alarment pour un rien et auraient appelé la fourrière. Et le pauvre Toby avait assez de problèmes comme ça. Quand j'ai enfin pu sortir la voiture du garage, j'étais déjà en retard pour la réunion et je me suis sentie coupable. J'ai tout de même pris le temps de chercher Paco pour lui dire que Toby s'était enfui, mais je ne l'ai pas trouvé.

En sortant de la résidence, je l'ai vu qui dormait à l'ombre d'un chêne, la casquette sur les yeux et une épaisse cigarette roulée entre les doigts.

Je suis passée à côté de lui sans accélérer, pour ne pas le réveiller.

— Je ne comprends pas, ai-je avoué, honteuse. C’est une sorte de sigle en anglais ou quelque chose comme ça ?

L’avocat m’a répondu avec cette amabilité que je lui connaissais déjà à l’époque où Benito organisait des dîners d’affaires ou des réunions à la maison, même s’il m’a semblé aussi détecter une certaine impatience dans sa voix :

— Non, *doña* Piedad. “Faillite” n’est pas un sigle, ça veut dire ce que ça veut dire : que le groupe est ruiné, ou peu s’en faut.

— Mais... les propriétés, les champs en Andalousie...

— Saisis, et plusieurs fois, il y a des années.

— Benito le savait ?

Je me suis sentie toute petite dans la salle de réunion de DLV, même si sur le papier j’étais bien la propriétaire de cette grande salle à l’éclairage indirect, de l’ininterminable table design et de tout l’immeuble de quinze étages sur la Castellana*.

* Le *paseo* de la Castellana est l’une des artères madrilènes les plus importantes, qui regroupe de nombreux sièges sociaux et institutions.

L'avocat a fermé les paupières, accablé par le poids de la responsabilité, et j'ai pensé que le pauvre travaillait trop. Les autres membres du conseil d'administration, que je connaissais seulement de vue, ont baissé les yeux. Il a poussé un profond soupir. Je me suis dit que lui aussi devait beaucoup apprécier Benito.

— Oui, bien sûr. Votre défunt mari, M. Casado, était au courant de la situation, mais chaque fois que nous abordions le sujet, il disait qu'il pourrait la redresser, même si je ne vois pas comment...

— “Il faut avoir l'appétit du pauvre pour jouir de la fortune du riche”, ai-je cité de mémoire. Comme disait le comte de Rivarol...

— Qui ça, *doña* Piedad?

— Un écrivain français né en 1753 et mort en 1801.

— Je comprends, mais... à moins que M. Casado n'ait disposé d'une importante réserve de liquidités dont nous n'aurions pas eu connaissance et que vous pourriez utiliser, dans deux semaines, nous devons nous déclarer en faillite.

À cet instant je me suis rappelé avec quel enthousiasme Benito avait personnellement mené, ces dernières années, les opérations de la société en ex-Union soviétique. “L'avenir est à l'Est, Piedad”, me répétait-il avant chacun de ses voyages. Et il me demandait aussi de garder la plus grande discrétion : “Tous ces idiots de chefs d'entreprise louchent sur la Chine, mais la Russie est le nouveau filon et quand les autres s'en apercevront, ils partiront là-bas en troupeaux”, disait-il.

À cette époque, j'ai signé un tas de documents pour autoriser des transactions avec Moscou, pendant que Benito se frottait les mains.

— Ne vous inquiétez pas, maître, ai-je déclaré pour les rassurer, parce que les pauvres semblaient vraiment

effondrés. Benito avait tout prévu. Il suffit de prendre l'argent des filiales de Russie et on pourra payer tout le monde.

L'avocat a regardé les autres avant de se tourner vers moi :

— *Doña* Piedad, nous n'avons pas de filiales en Russie et nous n'en avons jamais eu.

Je crois que c'est à ce moment-là que je me suis évanouie.

— Reviens, Piedad, reviens, m'a priée une voix vaguement familière.

Et je suis revenue.

Le paysage que l'on devinait par la petite fenêtre m'a indiqué que je me trouvais toujours dans l'immeuble du siège social de DLV, dans une autre pièce, plus petite et plus modeste que la salle de réunion, et Ortega m'éventait avec un dossier.

— Dieu merci. Doucement. Ne te lève pas tout de suite, s'il te plaît.

Je me suis aperçue que j'étais allongée sur une sorte de sofa, dans un bureau situé dans la partie arrière du bâtiment, à en croire le peu de lumière qui filtrait par la minuscule fenêtre. Je n'ai pas compris ce qu'Ortega fabriquait dans un endroit pareil alors qu'il était l'un des fondateurs de la société, le bras droit de Benito. Mais il m'a semblé déplacé de lui poser la question. En plus, j'ai eu peur que, dans la position où je me tenais, ma jupe ne soit remontée. Je me suis assise et il m'a tendu un petit verre rempli d'un liquide doré. C'était une boisson alcoolisée. Je ne bois jamais mais j'ai accepté parce qu'il a insisté.

— Merci. Ça fait si longtemps qu'on ne s'est pas vus, et il faut que ce soit à un moment pareil...

— Toutes mes condoléances, Piedad, m'a-t-il dit. Pour la société.

Alors je me suis souvenue que chaque fois que je demandais à Benito des nouvelles d'Ortega, mon mari se montrait évasif. Jusqu'au jour où il a fini par me raconter qu'ils avaient eu un différend sur la gestion de l'entreprise. Si j'ai bien compris, Ortega était trop vieux jeu pour le monde des affaires du ^{xxi}^e siècle, ou quelque chose comme ça.

Je me suis aussi rappelé qu'Ortega n'était pas venu à l'enterrement de Benito.

Ortega est petit et a le sourire chaleureux des gens qui passent leur vie à essayer de reconforter leur prochain. Je l'ai toujours apprécié.

— Je ne comprends pas, Ortega. La société en faillite, les propriétés saisies, et les filiales de Russie, les filiales de Russie...

Il s'est assis à côté de moi et m'a passé un bras autour des épaules. Fut un temps où lui, Alicia, sa femme, Benito et moi étions inséparables.

— Tu as toujours été trop bonne, Piedad...

— Comme l'a dit Aristote : "Le bien ne suffit pas à être heureux, mais le mal suffit à rendre malheureux." Qu'est-ce qui s'est passé, Ortega?

— Tu veux la vérité? Depuis des années, Benito jonglait avec les comptes à coups d'investissements bidon et en vivant au-dessus de ses moyens. C'est pour ça qu'il m'a évincé du conseil d'administration et m'a relégué dans ce trou à rats, parce que j'agissais en suivant ma conscience et que ça faisait de moi un obstacle. Je pensais que tu le savais puisqu'en tant qu'actionnaire majoritaire, c'est toi qui as signé les documents pour m'écarter...

— Je ne le savais pas, Ortega, je ne le savais pas.

— Je te crois, je te crois, a-t-il dit en se levant pour aller chercher un épais dossier sur le bureau. Quand Benito est mort, je me suis demandé : que peut bien savoir exactement Piedad ? Alors j'ai rassemblé des informations et des documents qu'Aldana et les autres vautours du conseil ne te donneront probablement pas.

Aldana est l'avocat de la société mais aussi, je m'en suis souvenue à cet instant, le secrétaire du conseil d'administration. J'ai moi-même signé sa nomination il y a quelques années, avec d'autres papiers que Benito m'avait mis sous le nez.

— Et la Russie ?

Il m'a passé la main dans les cheveux, ce qui m'a soudain ramenée près de vingt ans en arrière, à l'époque où Benito me taquinait sur les sentiments d'Ortega à mon égard.

— Même si on s'était éloignés à cause de ses magouilles, Benito savait que j'étais le seul ici en qui il pouvait avoir confiance. Il m'a donc fait quelques confidences. Le reste, je l'ai déduit tout seul avant d'en avoir confirmation. Il n'allait pas en Russie pour acheter du matériel ou passer des contrats internationaux, Piedad. Il avait une autre femme là-bas. Plusieurs, en fait. Jeunes. Et russes.

La tête m'a de nouveau tourné et il m'a donné un autre verre.

Il s'est remis à me caresser les cheveux. Je me suis sentie coupable, alors j'ai demandé :

— Comment va Alicia ?

Il m'a regardée sans broncher, mais je pense qu'il retenait ses larmes.

— Tu n'es pas au courant ? Alicia et moi on a divorcé il y a presque cinq ans, quand Benito a refait l'organigramme de la société et m'a mis au placard.

Je lui ai pris la main pour le consoler.

— Mon pauvre Ortega, je suis vraiment désolée.
Qu'est-ce qui s'est passé?

— J'ai découvert qu'Alicia me trompait. Qu'elle avait un amant.

— J'imagine que ça a été très dur, mais tu aurais dû nous en parler. Quels qu'aient été vos différends au bureau, Benito était ton ami...

Il a serré un peu plus fort ma main.

— Son amant, c'était Benito.

Je ne me suis pas évanouie mais je lui ai demandé de remplir mon verre de ce liquide doré, que j'ai bu cul sec.